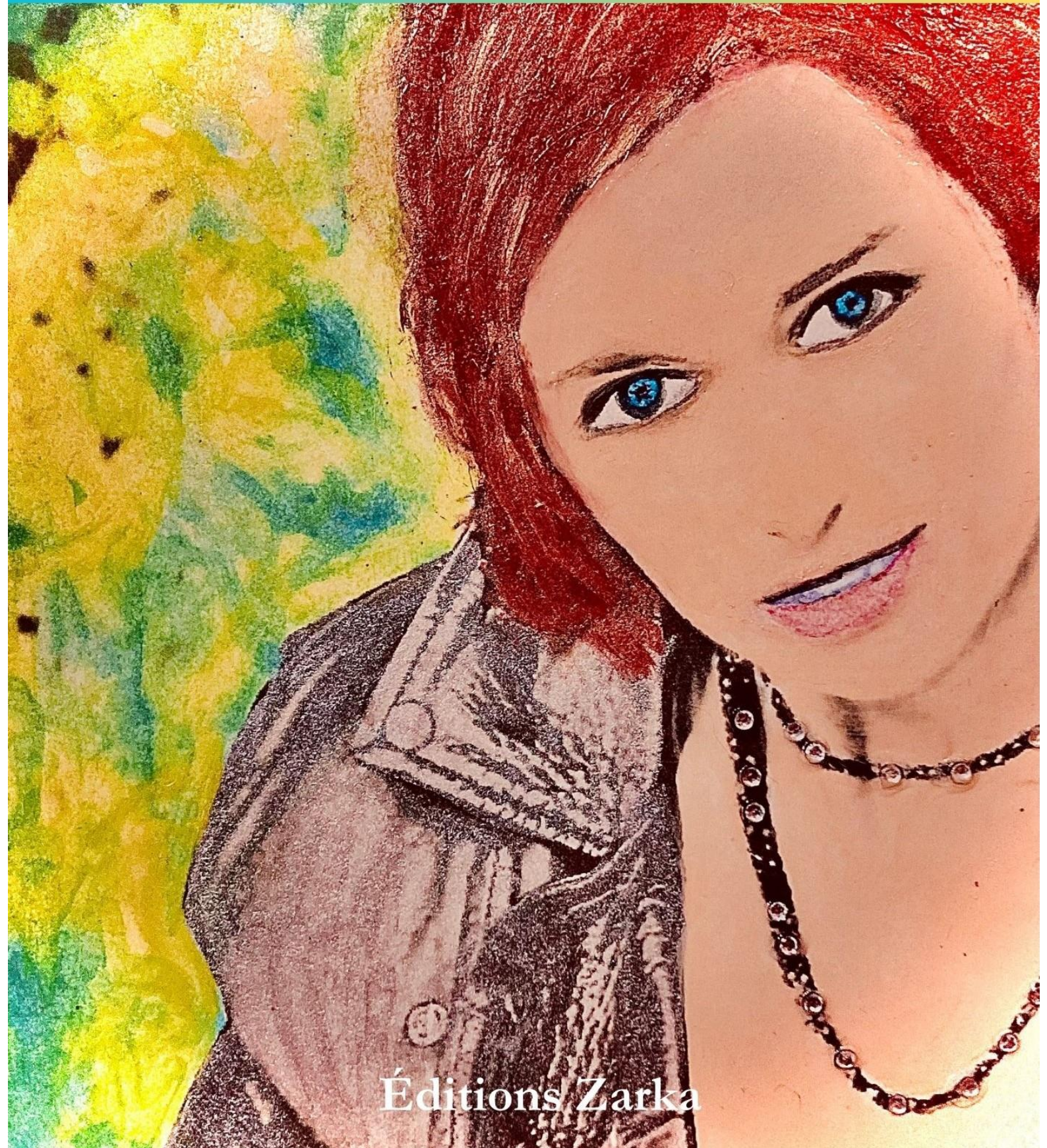


Marta Z. Czarska

Un cadeau empoisonné



Éditions Zarka

Tous droits réservés pour tous pays.
Sauf autorisation expresse,
toute reproduction de ce livre, même partielle,
par tous procédés, est interdite.

Illustration et design couverture :
© 2024 Zarka

© 2024 Éditions Zarka

Web : editions-zarka.ch
contact@editions-zarka.ch



Les événements et les personnages de ce roman, comme leur nom ou leur caractère, bien qu'inspirés de ma vie réelle, sont devenus dans ces pages des inventions et des êtres purement imaginaires. Leur identité ou leur ressemblance avec tout être réel, vivant ou mort, ne pourrait être qu'une coïncidence.

Un dimanche interminable

Je me réveille avec une étrange sensation de déjà-vu, ou de *déjà-vécu*, même si le terme n'existe pas. Le bruit du trafic, dehors, est étouffé. Normalement, on n'entend rien, à part le chant des oiseaux, plus discret en hiver qu'en été, mais toujours présent. J'entends passer un train. Sûrement un train marchandises, puisqu'il ne s'arrête pas. Drôle de pensée. Je suis trop loin de la gare pour entendre les trains ! Quelque chose cloche.

J'entrouvre les yeux.

Elle est bizarre cette chambre. Je la connais, cette chambre. Ce n'est pas la première fois que je m'y réveille. Pourtant je ne devrais pas m'y trouver. Elle est étroite. Quoi ? Deux mètres sur quatre, peut-être. Et je me réveille dans un lit... grand. Il m'a l'air grand ce lit, même si c'est clairement un lit à une place. Je n'ai quand même pas rétréci ? Qu'est-ce qui se passe ?

Qu'est-ce qui se passe ??? Ce n'est pas possible. Pourtant, je connais cette chambre. Pourquoi me semble-t-elle si étrange ? J'ai les yeux grands ouverts à présent, je m'assieds dans le lit. Je regarde autour de moi, je ne vois que des murs blancs, tout blancs, il n'y a vraiment rien dessus. Il y a ce lit, je suppose qu'il mesure deux mètres sur nonante centimètres, un lit à une place, quoi... Pourtant, j'ai plein de place. Pourquoi ai-je autant de place dans ce petit lit ? Et puis je vois, devant moi, une grande fenêtre, qui fait toute la largeur de la pièce, même si elle n'est pas bien large.

Elle me semble cependant bien grande, étroite, mais grande. Je ne sais pas. Ce qui est sûr, c'est que hier soir, lorsque je me suis couchée, ce n'était pas dans cette chambre. C'est quoi le problème ? Je sors mes mains de sous la couette. Je les regarde : elles sont petites. Non, elles sont grandes. Mais elles sont plus petites que d'habitude : toutes fines, aux ongles courts. Et puis c'est quoi ce pyjama ? Je suis en pyjama de flanelle, à manches longues ! Je sens, sous la couette, que le bas m'arrive aux chevilles ! Bref, un pyjama complet... et rose ! De la flanelle quadrillée rose clair, rose pâle, un peu de blanc. Rose ! Je ne mets jamais de rose ! Ce n'est pas ma couleur. Vert et rouge, ça, ce sont mes couleurs ! Bleu et violet, ça va aussi. Mais pas du rose !

Et puis il y a ces stores, en lieu et place des lourds rideaux de velours vert de hier soir. Pas de rideaux, ni même de voilages, à cette fenêtre. Les stores ne sont pas complètement fermés, les lamelles laissent passer généreusement la lumière du jour. Je sors du lit, j'approche de la fenêtre et je regarde : je vois la place de la Gare. La place de la Gare à Bienne ! Qu'est-ce qu'elle fait là, la place de la Gare ? Enfin, la question est plutôt de savoir ce que moi, je fais ici ? À Bienne ! Bon, d'accord, j'habite à Bienne, mais je n'y étais pas hier soir. ! Non, non, ce n'est pas possible ! Il y a vraiment un truc qui ne joue pas. Je me regarde, il n'y a pas de miroir ici, mais je vois bien que mes mains sont quand même petites, je regarde mes pieds, tout fins, grands, oui, mais quand même plus petits. Et je suis toute maigre, comme d'habitude. Non, d'habitude, je suis toute mince, mais là, à la place de mes belles longues jambes fines et musclées, je vois deux longues baguettes toutes

maigrichonnes. Hier, j'étais mince, ce matin je vois bien que je suis le petit squelette élancé de mon enfance, dans un pyjama rose un peu trop large pour mon corps fluet.

Ma tête tourne un peu. Cette pièce blanche, sans rien sur les murs. Le lit près de la porte d'un côté, une table et une chaise sous la fenêtre de l'autre, une armoire encastrée dans le mur, deux valises et quelques cartons fermés sur le sol en linoléum. La place de la Gare de Bienne derrière la fenêtre.

Hier soir, je me suis couchée dans une pièce aux dimensions très semblables, dans un lit à une place plus petit que celui que je vois devant moi, plus une banquette qu'un lit en fait, pour ne pas trop encombrer la chambre lorsque personne n'y dort, la chambre d'amis de ma mère qui lui sert aussi de bureau, à Fribourg, avec vue sur un magnifique jardin, bien qu'endormi début décembre. Il y avait plein de couleurs sur les murs, le joli tableau en camaïeu de verts peint par l'ami-voisin, deux affiches de mon exposition photographique de cet automne, des photos de la campagne polonaise où ma mère a sa maison de vacances. Une magnifique fougère qui dégoulinait du haut de l'armoire. Une étagère bourrée de livres que mon petit frère n'a pas encore emportés dans le petit appartement qu'ils ont loué avec sa copine, par manque de place.

Ce matin, je vois la place de la Gare de Bienne, je sais que c'est là que je suis, mais comment est-ce possible ? Je reconnais la façade néo-classique de la gare, je reconnais cet affreux ensemble de statues de bonhommes tout maigres qui a toujours été là. On dirait presque du Giacometti, en moins bien. Je n'ai jamais réussi à retenir le nom de l'artiste, désolée pour lui.

Je me le répète : ce n'est pas la première fois que je me réveille dans cette chambre. Le problème, c'est que la toute première fois où je me suis réveillée ici, la date était celle du 2 décembre 1984, le dimanche au lendemain de notre arrivée en Suisse, ma mère, ma sœur et moi, après cinq mois de transit en France, dans le Doubs, accompagnées du vieux cousin d'Ela. Le cousin Osio nous a aidées après notre départ de Pologne, début juillet 1984.

Mais il se trouve que pour moi, hier soir, la date était celle du 1^{er} décembre 2019 et nous fêtons en famille nos trente-cinq ans en Suisse. Ma sœur Jowita avec ses deux petits schtroumpfs, heureusement sans son crétin de futur ex-mari, mon petit frère Leo, vingt-cinq ans cette année, né en Suisse mais quand même lié à la Pologne et à notre histoire familiale, sa copine Syrah, ma mère Ela, débordant de joie de nous voir tous autour d'une belle table bien garnie.

Ce matin, donc, me suis-je réveillée pour la deuxième fois le 2 décembre 1984 ?

Hier soir, j'avais quarante-quatre ans.

Ce matin, ai-je donc à nouveau neuf ans ?

Ai-je fait un bond de trente-cinq ans en arrière ?

C'est évidemment impossible.

Mais si c'était vrai ?

Quel cadeau ! Une deuxième chance ! Un nouveau départ ! Avec les expériences et les connaissances de mon passé, je peux m'offrir un nouvel avenir ! Mais c'est génial !

Vraiment ?

* * *

OK. Zofia, ma grande, garde ton calme. Pour commencer, il faut s'assurer que ce n'est pas une hallucination. Il faut des preuves. Et donc commencer par sortir de cette chambre. De toute façon, je dois vider ma vessie, alors j'ouvre la porte. Une grande entrée carrée. La porte principale de l'appartement est à ma gauche. Du même côté, entre l'entrée de ma chambre et ladite porte principale, une autre porte. Je sais qu'il s'agit de la chambre de ma sœur. En face, la porte, entrouverte, de la cuisine. En continuant dans le sens des aiguilles d'une montre, à droite : la chambre à coucher de ma mère, la salle de bains, le réduit, les toilettes, puis, à nouveau dans l'alignement de ma chambre, un salon dont la porte est grand ouverte.

En silence, je vais aux toilettes. J'ignore tout d'abord le miroir, juste m'asseoir sur les toilettes, pipi, on s'essuie et... le grand moment, je me relève, remonte mon bas de pyjama, tire la chasse d'eau, et enfin, pour me laver les mains, je m'approche du lavabo et, cette fois, je regarde dans le miroir.

C'est bien le reflet d'une petite fille que je vois, une fillette aux cheveux châtain, coupe au carré courte avec une frange. Il faudra arranger ça. Je déteste cette frange. Mais le point notable, là, maintenant, c'est que mon visage se trouve dans la partie basse du miroir.

Hier soir, je me suis brossé les dents devant un lavabo qui m'arrivait sous le pubis et mon visage était dans la partie supérieure du miroir. Ce matin, le lavabo est bien au-dessus de mon nombril. Trente-cinq ans et au moins trente centimètres en moins. Alors que j'ai vécu presque trente ans du haut de mon 1m80, je ne dois plus faire aujourd'hui qu'un misérable 1m50 ! Bon d'accord, je peux me rassurer, c'est beaucoup pour une gamine de neuf ans. Je regarde mon visage : la peau toute lisse, aucune ride. Je souris à mon reflet, ma fossette apparaît, comme il se doit, à droite seulement. Quelle incroyable cure de jouvence ! Après m'être extasiée devant mon image pendant de longues minutes, j'ouvre la porte pour ressortir et me retrouve face à face avec Ela.

- *Zosiu!*, qu'est-ce que tu fabriques si longtemps là-dedans ? Habille-toi et viens à la cuisine boire ton cacao, dit ma mère, en polonais, évidemment.

Je ne peux pas répondre. Je suis paralysée. Ela ! Maman ! Comme tu es belle ! Comme tu es jeune ! Hier soir, tu avais la soixantaine bien avancée, bien que toujours en beauté et soignée ; ce matin, tu as à nouveau trente-deux ans ! Hier soir, tu avais vingt-trois ans de plus que moi ; ce matin, c'est moi la plus âgée des deux, je suis devenue ton aînée de douze ans. Tu es une jeune femme un peu naïve et très perdue dans un nouveau pays et moi, une femme expérimentée, endurcie, parfois cynique, très critique envers notre mode de vie dit occidental. Et en plus, tu es plus grande que moi, ça fait drôle... Je sais que ce petit monologue se passe exclusivement dans ma tête lorsqu'elle dit :

- Mais qu'est-ce qui t'arrive ? Pourquoi me regardes-tu comme ça ?

¹ *Zofia*, équivalent de Sophie en français, *Zosia*, le diminutif, *Zosiu*, la forme déclivée au vocatif en polonais. Pour ne pas compliquer la lecture, je ne vais pas m'encombrer des déclinaisons polonaises. Le lecteur doit s'imaginer que lorsque Zofia parle avec sa mère, c'est presque toujours en polonais.

Je réalise que j'ai les yeux écarquillés et la bouche ouverte. Je me ressaisis. Alors la voilà ma preuve : la jeunesse de ma mère. Il faut juste encore qu'elle me confirme la date, alors je réussis enfin à prononcer quelques mots :

- Ela, pourrais-tu me dire quel jour nous sommes ?

Là, c'est elle qui écarquille les yeux. Ah oui, je n'ai commencé à l'appeler par son prénom qu'après mes dix-sept ans, après des années de crise d'adolescence et de guerre avec elle... Et j'ai probablement posé ma question d'une manière peu commune pour une gamine. Mais elle ne fait pas de commentaire au sujet de mon *Ela*. Elle nous a souvent demandé de l'appeler par son prénom au lieu de *maman*, comme sa sœur et elle en avaient l'habitude avec leurs propres parents. Elle est donc peut-être étonnée, mais contente que je m'y sois mise. Elle me répond :

- Dimanche.

- Oui, mais quelle date ?

- Le 2 décembre.

- Quelle... année ? (j'ai l'impression de jouer dans un *Terminator* !)

- Comment ça, quelle année ? 1984. Chérie, je sais que ces derniers mois ont été très perturbants pour vous deux, mais tu ne peux pas avoir oublié l'année !

- Et nous sommes arrivées à Bienne hier soir, c'est ça ?

- Oui, nous avons roulé depuis Saint-Vit avec juste une pause dans le Jura suisse pour voir St-Ursanne, tu te rappelles comme c'était joli ? Et une fois arrivés à Bienne, dans cet appartement qu'Osio a loué pour nous, il est parti chez lui à Berne. Et nous, nous sommes sorties faire une promenade dans le quartier. Tu ne te rappelles pas ? Nous avons trouvé un canal qui mène au bord du lac. Mais il faisait déjà nuit et froid, alors nous sommes vite rentrées. Nous pourrions faire une longue promenade aujourd'hui, aller voir le lac, justement. Maintenant, va t'habiller et viens boire ton cacao à la cuisine. Je vais réveiller Jowus.

Je retourne dans ma chambre. Oui, je me rappelle cette promenade comme si c'était vraiment hier... C'est toujours comme cela que ma mère procède : on pose les bagages et sans plus y toucher, on va explorer tout nouvel endroit. Tout de suite. J'ai continué cette habitude, moi aussi, après avoir quitté la maison. C'est comme ça que je me suis retrouvée une fois transportée en ambulance aux urgences, en Toscane, à Orbetello, à une heure du matin, trois côtes cassées après être tombée d'une falaise, dans le noir, parce que je voulais voir la mer. Mais c'est une tout autre histoire...

Maintenant, je me rappelle très bien ce premier contact avec Bienne, le canal de la Suze, les arbres nus, pas de neige. Cette dernière arrivera en abondance dans quelques jours, si mes souvenirs sont bons. Le lac va geler en partie, assez loin des bords pour qu'il soit possible d'y faire du patin à glace. Nous ne comprendrons que l'hiver suivant pourquoi les biennois étaient tellement surexcités par ce lac gelé, alors que pour nous trois, les polonaises fraîchement débarquées, un lac qui gèle en hiver, c'est pourtant la moindre des choses.

Des températures entre moins dix et moins trente, c'est normal en hiver, même en ville, même à Varsovie. Ce n'est pas le cas ici, dans ce pays qui nous accueille justement lors de

cet hiver particulièrement *rigoureux*, comme ils l'appelleront à plusieurs reprises au télé-journal. Avec les années qui passaient, nous aussi, nous nous habituâmes à ces hivers plus doux, mais aussi plus humides. Le froid humide à deux degrés dans le brouillard du Seeland semble pénétrer jusqu'à la moelle des os, bien plus qu'un bon moins vingt sous un ciel bleu et de l'air sec. Avec le changement climatique qui s'accéléra après 2010, ces hivers-là deviendront rares en Pologne aussi.

Je m'habille. Une règle dont je dois me rappeler : pyjama interdit à la table du petit-déjeuner. Elle a dit *cacao* ? Mon esprit pense *café*, mais je constate là un premier grand changement, une espèce de dissociation entre mon petit corps de neuf ans et mon esprit âgé de quarante-quatre ans. Je ne ressens pas le manque habituel au réveil. Caféine et nicotine.

Avant ce matin de ma deuxième vie, il ne fallait même pas m'adresser la parole avant que j'aie consommé un café accompagné d'au moins trois cigarettes. Caféine et nicotine d'abord, le reste attendra. Ce n'est qu'après ce rituel que je suis en mesure de communiquer avec d'autres humains. Avant ça, seule ma chatte Angie a le droit de venir se caler sur mes genoux, pendant que je sirote le breuvage salvateur.

Oh non ! Angie ! Elle n'est pas là ! Elle est restée dans le futur ! Bien sûr. Je commence à réaliser que cette nouvelle donne va s'avérer plus difficile à gérer que je ne le pensais dans les premiers moments. Mon retour en 1984 ne m'a pas seulement fait perdre Angie, mais aussi des amis, des rencontres, des réalisations. Serai-je capable de retrouver tout cela ? Il va falloir dresser une liste pendant que je m'en souviens encore clairement. Essayer de retracer les chemins de certaines rencontres pour être au bon moment au bon endroit.

Mais d'abord le cacao. Et le petit-déjeuner. Oui, j'ai faim. Alors que j'ai arrêté de manger le matin il y a très, très longtemps, il va falloir recommencer pour nourrir ce petit corps en pleine croissance, déjà bien assez maigre comme cela.

* * *

En sortant de ma chambre, je tombe sur ma sœur, qui sort de la salle de bain.

- Salut Jo ! (en français)

- Quoi ? (en polonais)

Zut, encore un problème, nous n'avons commencé à parler entre nous en français qu'après quelques années. Deux, je crois. D'ailleurs, je ne suis pas encore censée parler français correctement, juste quelques bribes, même si je comprends déjà beaucoup, pareil pour elle. J'ai vite appris : en mai 1985 je parlais mieux que mes petits camarades italiens et espagnols nés en Suisse. Quelques mois plus tard, je commençais à penser en français. Encore un peu plus tard et je refusais de m'exprimer en polonais pendant quelques années, sauf contrainte et forcée.

Deuxième problème : je l'ai appelée *Jo*, prononcé en anglais, au lieu de *Jowus*, un diminutif de *Jowita*, qui se prononce comme s'il y avait un *Y* à la place du *J* initial, comme

dans *Yolande* en français. *Jowus* ne deviendra *Jo* que bien plus tard, quand nous aurons toutes deux plus de vingt ans. Je marche sur des œufs...

- Rien, salut ! (en polonais)

- Ouais, salut...

On se retrouve avec Ela autour de la table de la cuisine. Je sirote mon cacao sans rien dire, me prépare une tartine avec ce délicieux fromage que font les suisses, du gruyère, qui nous attendait dans le frigo. Osio a quand même fait quelques efforts pour notre arrivée dans cet appartement.

J'observe Jo, qui babille. L'avocate qui travaille pour la Confédération depuis plus de vingt ans, mère de deux enfants en bas âge qu'elle a mis au monde passée la quarantaine, en instance de divorce, a disparu. Voilà qu'elle a de nouveau onze ans, ce matin. Elle aussi, comme ma mère, est pour le moment plus grande que moi. Hé, hé, je sais très bien quand je vais la rattraper puis la dépasser en taille. Ce moment était génial quand, à treize ans, je suis entrée dans sa chambre un pantalon à la main en lui disant : «tiens, il est trop court pour moi.» Pendant si longtemps, je devais porter les vêtements de ma sœur devenus trop petits pour elle, que j'ai jubilé en pouvant inverser cet ordre établi.

Enfants, elle a toujours pris ma défense quand cela était nécessaire, dans la cour de notre immeuble, si un garçon m'embêtait, ou à l'école, si je m'estimais lésée par un prof et allais m'en plaindre vers elle, Jo fonçait à la salle des profs pour rétablir la justice. Mais je ne l'aimais pas. Nous n'étions pas proches, ce qui désolait notre mère. J'ai même souvent été carrément méchante avec elle, je ne sais pas pourquoi. Avec le recul, je n'avais pas de raison valable de lui faire du mal. Peut-être la trouvais-je surtout ennuyeuse ? Gnangnan, oui, gnangnan et coincée, alors que moi j'étais vive et extravertie, on me surnommait la *folle* à l'école obligatoire...

Nous ne sommes devenues amies qu'à l'âge adulte, alors qu'elle était étudiante en droit, après son retour de l'année Erasmus en Allemagne, crois-je me souvenir. Je décide que je vais arranger ça, maintenant que j'ai une chance d'avoir une nouvelle grande sœur toute jeune, je vais l'aider à grandir. Pff, quel mélange ça fait dans ma tête !

- Zofia, tu en dis quoi ? demande avec insistance Ela.

- Hein ? je la regarde étonnée.

- Pas de *hein*, tu dis *pardon* ? Je propose une promenade au bord du lac dès que vous m'aurez aidée à débarrasser la table du petit-déjeuner. Jowus dit oui et toi tu es dans les nuages... Réveille-toi ! On fait une balade, après je prépare le repas de midi pendant que vous déballez et rangez vos affaires. Je veux que tout soit en ordre dans vos chambres aujourd'hui. C'est clair ?

- Oui ! répondent les deux fillettes.

Une maman exigeante mais juste, toujours cohérente. Elle nous donne plein de corvées, nous participons activement aux travaux ménagers. C'est très bien, cela nous a bien rendu service plus tard, même si Jo se plaignait qu'elle ne nous a pas laissées être des enfants. Comment lui en vouloir ? Elle avait grandi sans mère, décédée alors qu'elle n'avait que douze ans. Elle n'a jamais pu être adolescente. Elle a dû devenir mature et responsable bien

trop tôt. C'est ce qu'elle veut que nous soyons. Je vais devoir l'aider aujourd'hui plus que la dernière fois, puisque je suis désormais plus mûre qu'elle. Mais comment ???

Pendant que je lave nos trois assiettes, je réalise que je dois lui dire ce qui m'est arrivé. Il me faut une complice, je n'arriverai jamais à survivre à cette drôle d'aventure toute seule. Je n'arriverai pas à me faire passer pour une gamine de neuf ans, même, ou plutôt : surtout à ses yeux ! J'ai trop de connaissances, trop d'expériences, trop de vie, trop de passé. Il faudra trouver un moyen de la convaincre. Je vais devoir lui parler encore aujourd'hui, peut-être cet après-midi, quand Jo ira comme d'habitude s'affaler sur son lit un livre à la main...

* * *

Comme prévu, après la promenade au bord du lac (et la montée au Pavillon, sur ma proposition, pour découvrir le splendide panorama de la région, en profitant de la rare absence du stratus qui recouvre habituellement les hivers du Seeland), ma sœur et moi nous occupons de déballer nos affaires dans nos chambres respectives. J'y retrouve les cahiers d'école des derniers mois passés en France. Il y a aussi un bloc quadrillé et des crayons. Je mets vite, un peu n'importe comment, mes vêtements dans l'armoire. Bon, il n'y en a pas beaucoup, nous sommes parties de Pologne avec des bagages prévus pour deux semaines de vacances d'été. Si je dois refaire de l'ordre, ce sera vite fait. Je m'assieds à ce qui sera mon bureau pour les mois à venir. Il faut que je dresse cette liste des gens importants à rencontrer et des circonstances dans lesquelles je les ai connus :

1. Sophie, ma meilleure amie depuis mes seize ans. Là, ça peut être assez facile, il faut juste que je sois au gymnase² économique à la rentrée 1990.

2. Angie, mon ange, mon amour, la plus douce des chattes, celle qui m'a empêchée de me suicider à plusieurs reprises dans mes accès dépressifs liés à la dégradation progressive de ma colonne vertébrale trafiquée. Je l'ai adoptée, je n'ai donc pas le droit de l'abandonner, venait me rappeler sans cesse son regard si doux. Il faudra aller la prendre au refuge de Genève en janvier/février 2012 ! ça semble si loin et elle me manque déjà tellement.

3. Silvija, mon amie artiste-peintre serbe... je vais élaborer une stratégie dès que l'on me mettra à l'école ; si mes souvenirs sont bons, c'est pour tout bientôt...

Je m'arrête là. Finalement, est-ce que cette liste est vraiment nécessaire ? Puisque de toute façon mon parcours sera différent, quoi que je fasse, je vais rencontrer d'autres personnes et probablement tomber par hasard sur d'anciennes connaissances. Peut-être est-ce mieux d'improviser, sinon je vais trop me prendre la tête entre passé, présent et futur.

²Le gymnase en Suisse (enfin, ça dépend des cantons : vive le fédéralisme) est l'équivalent du lycée français, et non pas une salle de sport...

Une chose me rassure, je sais qui sont les gens qui valent la peine d'être connus et ceux qui se sont révélé des déceptions, tant en amitié qu'en amour ou en sexe. Au moins, cette fois, je ne perdrais pas mon temps avec des cons... C'est une excellente affaire, une opportunité unique. Mes amis, mes amants, peut-être même un homme dont je tomberais sincèrement amoureux, tous restent à rencontrer. Autre chose : je sais où et quand ne pas me trouver pour échapper à quelques, disons, *incidents* traumatisants. Puisque c'est une nouvelle vie qui m'est offerte, avec toutes les difficultés dont je commence à découvrir l'ampleur, il faut aussi que je saisisse ce qu'il peut y avoir de bon. N'est-ce pas cela la vie ? Un chemin sinueux avec des croisements où il faut prendre des décisions, même toutes petites, même apparemment insignifiantes, qui peuvent, par l'effet papillon, tout changer.

- Les filles ! À table ! appelle Ela.

Nous voilà à nouveau réunies pour le repas. Je vais devoir me réhabituer à manger trois fois par jour. Peut-être même prendre en main la cuisine. Ma mère n'a jamais aimé cuisiner, par conséquent sa cuisine, bien que comestible, n'est pas vraiment des plus goûteuses, à quelques exceptions près, et bien trop polonaise. Je vais intervenir pour que nous passions à un régime plus méditerranéen. Tant Jowus qu'Ela aimaient ma cuisine très italianisée, il n'y a pas de raison qu'elles ne l'apprécient pas maintenant, avec quinze ans d'avance.

- Ela, serais-tu d'accord de me confier les courses et la préparation des repas ? dis-je.

Regard très surpris. Zut, j'ai parlé en français. Je répète en polonais.

- Zofia, tu es très bizarre aujourd'hui. Je crois qu'il faudrait que nous parlions en tête à tête un peu plus tard, d'accord ?

- Avec plaisir, c'est une excellente idée.

Jowus mange sans rien dire, sans accorder la moindre attention à l'étrange énergie qui plane entre Ela et moi. Comme j'ai rangé après le petit-déjeuner, c'est son tour ce midi, alors je suis libérée. Normalement, c'est le moment d'aller fumer une cigarette-dessert, mais non, je n'en ressens même pas le besoin.

- Si tu as fini de ranger ta chambre, on peut aller discuter au salon, me dit Ela. Jowus, tu nettoieras bien la cuisinière aussi, avec du produit vaisselle.

- Mmm, marmonne Jo.

Je suis Ela au salon. Je ferme la porte derrière moi.

- Mais pourquoi tu fermes la porte ? dit Ela. Ce n'est pas grave si Jowus nous entend, tu ne vas quand même pas me révéler de terribles secrets, non ?

- Alors ça... dis-je dans ma barbe. Il n'y a pas une radio ici ? Ce serait sympa d'avoir une petite musique de fond, non ?

Je vois qu'il y a effectivement une radio. Je l'allume. Alors, nous sommes en 1984, donc Couleur3, ma radio-fétiche, existe déjà. Je cherche la bonne fréquence, je la trouve. Un type à la voix familière dit une vanne, je rigole, puis une chanson commence, alors je me tourne pour aller m'asseoir sur le canapé trois-places. Ela est déjà installée dans le seul fauteuil, son regard perplexe. Et elle n'a encore rien entendu.

* * *

Je suppose que c'est à moi de commencer, puisqu'elle me regarde en silence. Je ne sais pas trop comment me lancer. Je la prépare tout en douceur ou j'assène un grand coup tout de suite ? C'est une femme très intelligente, elle a bien remarqué que mon comportement d'aujourd'hui est un peu bizarre, elle l'a même dit... Mais c'est aussi une mathématicienne, un esprit rationnel, elle voudra des preuves, des preuves en béton. Je me lance, en n'oubliant pas de parler polonais :

- Tu as dit que tu me trouvais un peu étrange aujourd'hui. Quelles modifications as-tu donc observées dans mon comportement pour émettre une telle opinion ?

Mon polonais n'a jamais été parfait. Après tout, je ne suis allée que deux ans à l'école en Pologne avant notre départ. J'ai surtout appris en lisant, quand j'étais déjà adulte, et en parlant avec des compatriotes en Suisse, de la famille et des amis ou des inconnus lors de mes séjours en Pologne. Pourtant, il est clair que la manière de m'exprimer est celle d'une adulte relativement cultivée, pas celle d'une gamine de neuf ans. Si j'avais un doute à ce sujet, il est balayé par l'expression que je peux lire sur le visage d'Ela en cet instant. Elle hésite encore un instant, puis parle d'une voix très douce.

- Cela fait des années que je vous propose de m'appeler par mon prénom, vous ne l'avez jamais fait, et là, tout à coup, tu m'appelles *Ela* comme si tu l'avais toujours fait. C'est agréable, mais c'est surprenant. Et puis, depuis ce matin, tu ne parles presque pas, alors que d'habitude j'ai du mal à te faire taire ! Mais si tu parles, une fois sur deux, tu commences tes phrases en français et tu te reprends, comme honteuse, et tu recommences en polonais... c'est assez troublant, parce que j'ai parlé avec votre maîtresse de français avant de partir de Saint-Vit et elle n'était pas très optimiste quant à tes progrès...

Bon, dans ces circonstances, je crois qu'il est inutile de prendre des gants, autant tout lui balancer sans retenue. D'ailleurs, qu'est-ce que je risque ? Elle ne va quand même pas me dénoncer à l'Inquisition pour me faire brûler vive sur un bûcher pour sorcellerie, non ?

- Maman chérie...

- Ah !

- Non, c'est rien, je t'expliquerai... c'est une manière de m'adresser à toi quand il y a un truc important... En général, je t'appelle en effet *Ela*, depuis un peu moins de trente ans... (La première bombe est lâchée, ses yeux me le prouvent.) Tu as sûrement lu Kafka, non ? *La métamorphose* ?

- Kafka ? Mais qu'est-ce que vient faire Kafka là-dedans ?

- Rien, à part le fait que ça lui plairait, qu'il en ferait un super roman...

- Mais de quoi tu parles ?

Cette fois, je dois vraiment y aller, tout lui dire, tout sortir. De toute façon, j'en ai déjà trop dit pour cacher le reste, je vois bien que ma mère est perturbée, je dois lui expliquer, même si elle ne va pas me croire au début. Les arguments de preuve viendront, j'en suis sûre et certaine. Je dois juste lui faire comprendre qu'elle non plus, elle n'est pas folle...

- Maman chérie (je recommence, c'est plus fort que moi !), hier soir, lorsque je me suis couchée, j'avais quarante-quatre ans et nous fêtions en famille nos trente-cinq ans de vie en

Suisse. Jo et moi, enfin, Jowus et moi, nous t'avons de nouveau remerciée de nous avoir emmenées vivre ici, dans ce magnifique pays si bien organisé, puisque cette décision nous a offert des opportunités que nous n'aurions jamais eues en Pologne. Et ce matin, je me suis réveillée, pour la deuxième fois, le 2 décembre 1984. Je me rends compte que ça semble incroyable, mais tu dois bien admettre que j'ai trop changé entre la petite fille que tu connaissais hier et la petite fille que tu as face à toi aujourd'hui, non ? Ne serait-ce que dans la manière de m'exprimer...

Silence. Elle ne dit rien. Elle me fixe avec des yeux que je n'arrive pas vraiment à déchiffrer. On peut y voir l'incrédulité, mais aussi quelque chose d'autre. Je ne sais pas vraiment de quoi il s'agit, de la curiosité peut-être ? J'ai envie de croire qu'elle sera capable de comprendre. Une astuce pour l'aider ? Oui ! Je sais !

- Est-ce que je parle anglais, Ela ?

Ah, voilà qui la réveille :

- Quoi ? Mais comment pourrais-tu parler anglais ? Ta langue maternelle est le polonais et tu commences à peine à parler français ! Bien sûr que tu ne parles pas anglais.

OK. Je répète mon petit discours en anglais. Aussi impossible que cela puisse paraître, ses yeux s'écarquillent encore davantage. Évidemment, impossible que j'aie appris l'anglais en une seule nuit.

- Et pour info, je parle aussi italien, espagnol et allemand, même si je n'aime pas trop cette dernière langue.

- Ah oui ! Tu parles allemand ? Très bien, on va sortir et tu vas me le prouver. Mais d'abord, donne-moi des informations d'actualité, juste pour que je puisse savoir si ce n'est pas moi qui hallucine.

Je vois bien qu'elle est énervée, ou juste nerveuse, mais elle veut des preuves, c'est déjà ça. J'en déduis que mon cas n'est pas une cause perdue, il y a peut-être moyen de la convaincre. Je creuse ma mémoire. Il faut dire qu'à neuf ans, à part la situation politique en Pologne, puisqu'elle concernait directement ma famille, je n'étais pas très au courant des événements de ce monde. Je fais appel à mes connaissances en histoire contemporaine.

- Mmm... Bon, Reagan vient d'être réélu, je ne peux donc pas prédire sa victoire. Tchernenko ne va mourir qu'au mois de mars 1985, et il sera remplacé par un type enfin plus jeune que tous ces vieux croulants qui se succèdent dernièrement à la tête de l'URSS, un certain Mikhaïl Gorbatchev. On devrait en entendre parler aux infos tout bientôt, je crois me rappeler qu'il est allé voir la Thatcher justement en décembre 1984. Et sinon, dans quelques jours, l'évêque sud-africain Desmond Tutu, un noir, se verra décerner le prix Nobel de la paix.

Elle est figée, paralysée, toute pâle au fond de son fauteuil. Je commence à m'inquiéter.

- Ela, je sais que c'est dingue. Mais regarde toutes les possibilités : je vais pouvoir t'aider à nous installer ici, je connais ce pays, cette ville, ça va aller. On va commencer par te trouver un travail digne de ce nom pour que tu ne sois plus exploitée par Osio, avec un bon salaire qui te rendra indépendante et tout et tout ! Il faut juste que ce soit notre secret, juste toi et moi, personne d'autre ne doit savoir. Je n'ai pas très envie d'être brûlée comme une sorcière

au Moyen-Âge ! Remarque qu'en fait, les sorcières, ou prétendues telles, on les a surtout brûlées aux XVII^e et XVIII^e siècles. Et aujourd'hui, on m'enfermerait plutôt dans un asile psychiatrique...

Ma dernière diatribe semble la secouer. Il me semble même voir l'ébauche d'un sourire. Apparemment, le pire est passé.

- Et la Pologne ? me demande-t-elle, la voix un peu tremblante.

Eh bien voilà, si elle pose ce genre de question, c'est qu'elle se fait à l'idée que je dis probablement la vérité. Au point où nous en sommes, il faudrait qu'elle soit vraiment bouchée pour ne pas réaliser les avantages de la situation.

- Il y aura encore quelques années difficiles, mais fin 1988, Jaruzelski sera forcé à des négociations avec *Solidarność* et, le 4 juin 1989, il y aura des véritables élections libres. Tout le bloc soviétique va peu à peu se désagréger, en commençant par les satellites. Le mur de Berlin tombera au mois de novembre. Tout ne sera pas parfait, mais ce sera déjà ça...

Cette fois, elle a les larmes aux yeux. Elle ouvre ses bras :

- Viens ici, fillette, dit-elle.

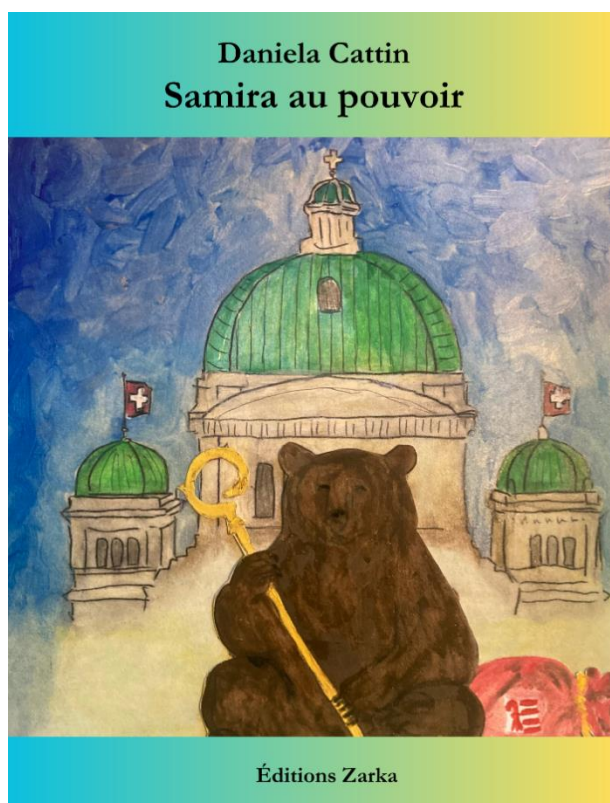
Ela n'est pas la plus câline des mamans, mais je suis heureuse d'aller me lover dans ses bras. Elle me serre très fort et murmure « merci ».

Je n'ai pas le courage de lui dire que pratiquement tous les acquis de la liberté retrouvée et les progrès sociaux partiront en eau de boudin quand la droite populiste facho-catholique prendra le pouvoir, vingt-cinq ans plus tard.

* * *

Nous sommes quand même sorties un instant pour *tester* mon allemand. Au guichet de la gare, j'ai longuement parlé avec l'employée des modalités de la *carte-famille* (les enfants de moins de seize ans qui voyagent gratuitement à condition qu'un des parents dispose d'un billet valable). Quand j'avais fini, Ela a demandé à la dame du guichet, en français, si sa fille parlait bien l'allemand. La dame a dit que oui, très bien. Voilà qui est fait. Nous sommes retournées à l'appartement, toutes les deux relativement sereines. Nous nous sommes mises d'accord : ce soir, repos. Demain, nous nous mettrons au travail pour préparer une stratégie : la scolarité de Jowus et la mienne, le travail d'Ela, notre intégration en Suisse, et toutes ces choses auxquelles nous ne pouvons pas encore penser en ce moment, qui est quand même pour elle seulement la fin de ses premières vingt-quatre heures de vie à Bienne, canton de Berne, Suisse.

Déjà paru aux Éditions Zarka :



Il ne se passe jamais rien en Suisse... Vraiment ? Voilà qu'à l'aube de la Fête nationale, le corps nu d'un homme, transpercé de dix-huit carreaux d'arbalète est trouvé attaché à un tronc d'arbre sur la prairie du Grütli !

On apprend rapidement qu'il s'agit du directeur du Musée jurassien de Delémont et que la pièce la plus précieuse du musée, la crosse d'évêque datant du VII^e siècle, une des plus anciennes reliques chrétiennes de Suisse et symbole du jeune canton du Jura, a disparu. Mais que veulent les voleurs ? Pourquoi cet abominable crime ?

Pour ne rien arranger, toujours le 1^{er} août, la Présidente de la Confédération, Samira Pedrazzini, se fait poignarder peu après avoir commencé son discours face aux spectateurs présents sur la mythique prairie...

C'est le début d'une crise comme la Suisse n'en a jamais connue. Sur fond de vieilles rancunes du conflit jurassien, la lutte de pouvoir entre la présidente Samira (parti des Verts) et l'étoile montante du Parti populaire suisse, Fred Staub, financé par un magnat de la droite alternative américaine, mène au chaos.

L'action nous promène de Berne à Delémont ou Zurich, en passant par Tel Aviv et Las Vegas. Un récit riche en rebondissements, des personnages détestables ou attachants, c'est une lecture passionnante que nous offre ici la «double jurassienne» Daniela Cattin.

Ce qu'en dit Vigousse – 18 octobre 2024 – Par Philippe Clément

Roman à l'eau de ronces – L'insondable vertige de la femme de pouvoir

Véritable ovni littéraire, le roman de Daniela Cattin vous amusera, vous intriguera, vous instruira, vous passionnera et vous déboussolera. Décalé et jouissif.

Imaginez un bouquin qui dévoilerait les arcanes sombres de la magouille politicienne, genre *Le contrôle du monde par la désinformation pour les nuls*. Ajoutez-y une pincée d'essai juridico-institutionnel qui décortiquerait les subtilités abscondes de la politique suisse et de sa fameuse « formule magique ». Faites réduire avec un peu de roman de gare plein d'amourettes entre politicienne et médecin-chef, entre secrétaire et patron, entre membres des forces de l'ordre, entre communicants et édiles politiques. Allongez avec un zeste de pamphlet historique plongeant aux sources de la fameuse « Question jurassienne » et de ses rivalités résiduelles actuelles. Saupoudrez le tout d'un peu d'enquête journalistique et faites flamber avec des scènes hard-core débridées issues tout droit d'un « *mommy porn* » déjanté. Pour finir, mélangez vigoureusement l'appareil, laissez infuser sur 437 pages et servez chaud-froid. Vous voilà en possession de la recette de *Samira au pouvoir*, un étonnant « machin » oscillant sans cesse entre le second et le troisième degré et demi qu'on avoue avoir dégusté avec un bonheur assez indicible.

Parfaitement loufdingue et totalement barré

Ni véritable roman policier ni essai au sens strict, contenant trop d'éléments réalistes plausibles pour être classé dans le registre de la pure fiction, et en même temps trop loufoque pour avoir le vernis brillant du sérieux d'un documentaire, cet ouvrage parfaitement inclassable ne cesse de sauter d'un genre à l'autre pour mieux vous tenir en haleine. Et ça fonctionne ! C'est à la fois captivant, parfaitement loufdingue, instructif et, à l'image de sa couverture résolument naïve, totalement barré. Les personnages sont truculents, l'intrigue tordue à souhait et le dépaysement – entre Berne, Delémont, la prairie du Grütli, le Valais, Zurich, Las Vegas ou... Jérusalem – garanti. A voir la prude et sage Helvétie se transformer ainsi en « tube à essai » pour moguls internationaux avides d'instaurer un nouvel ordre mondial et qui se servent des rivalités partisans étriquées de forces politiques « de chez nous » facilement reconnaissables, on se régale. Et quand les viles éminences grises des méchants tribuns zurichois se retrouvent manipulées par plus retors qu'elles, ça en devient carrément désopilant.

Bref, on a passé un excellent moment.

Samira au pouvoir, Daniela Cattin, Éditions Zarka, 410 pages